

Ne recevant pas de réponse, il dit encore : " Que leur ai-je donc fait qu'ils me causent tant de mal ? "

Ah ! pauvre échappé ! c'est la vie, c'est-à-dire la torture qui recommence. La torture que pas un des sauveurs n'a songé à éviter au malheureux dans le passé et que pas un n'essaiera de lui épargner dans l'avenir.

C'est si beau de " sauver son prochain," que tout le monde s'attendrit autour du ressuscité ; tout le monde s'apitoie sur son sort. Mais cela dure peu. L'ambulance arrive. On place l'homme dans le fourgon, et le lendemain on le trahit devant le recorder qui le déclare justiciable de la cour criminelle.

Celle-ci prononce gravement qu'un crime a été commis, et le criminel est condamné à la prison.

Tôt ou tard il en sortira, mais plus dénué, plus désespéré, plus résolu à la mort, à moins que l'avortement de sa première tentative ne lui ait enlevé l'effrayant courage de recommencer. Dans ce cas il est voué au vagabondage à perpétuité.

Sanver un homme qui quitte volontairement une vie insupportable, cela implique la volonté et le pouvoir d'annuler les causes douloureuses qui lui ont fait prendre cette résolution.

Mais si vous n'assurez pas, par le travail ou autrement, à l'être que vous retenez dans la vie, la subsistance de son corps ou la quiétude de son âme, de quel droit allez-vous contre sa volonté ? De quel droit abusez-vous de l'impuissance de son agonie pour lui imposer votre vertueux caprice ?

Dans le débat qui s'élève entre l'être et les circonstances fatales de l'existence, la mort ne compte pour rien, puisqu'elle est inévitable et qu'elle ne varie pour chacun de nous que par l'instant où elle vient nous saisir ; mais la douleur est tout. Si la douleur excède les forces d'un homme, et que pour y échapper il renonce à la vie, que venez-vous lui rendre l'une et l'autre si vous n'apportez aucune modification aux causes de sa résolution fatale ?

C'est jeu d'enfant cruel qui s'amusé des affres de l'animal à sa merci ; c'est œuvre de tyran ; c'est contrefaire le pouvoir de création en ce qu'il a de moins noble sans les atténuations, les risques de chance heureuse qui compensent un peu la sérocité du destin.

Qui donc sera une enquête sérieuse sur le sort de tous les réchappés du suicide ? Qui donc nous dira ce que sont devenus les désespérés qui cherchaient un abri dans la mort et que des hommes indifférents à tout, sauf à la publicité, ont rejeté dans la vie ?

Je ne demande pas que la société assure le sort de tous ses pauvres, ce serait reconnaître qu'elle est une association de bandits. Je souhaite seulement qu'elle laisse mourir en paix ceux qui ne lui demandent que cela ; si elle tient absolument à les sauver, qu'elle les

soignisse ou qu'elle guérisse leurs pauvres cœurs ulcérés.

Vous souvenez-vous, lecteurs, des beaux jours de votre jeunesse, alors que, tout vous souriant, vous étiez pitoyables à toutes les infortunes, même aux infortunes inéritées.

De cette époque heureuse, vous avez certainement gardé des impressions sensibles. Eh bien, dites-moi, en toute sincérité, si les impressions les plus émouvantes ne vous ont pas été communiquées par la lecture de quelque roman, récit d'histoire ou d'exploration en des contrées barbares, lorsque l'auteur mettait en scène un prisonnier tentant de reconquérir sa liberté.

Vous avez lu les trappeurs de l'Arkansas, Latude, Monte-Christo, Rocambole, le baron de Trenck, les déportés de Nouméa, les internés du Mont-Saint-Michel et bien d'autres ouvrages semblables. Tous ces héros, réels ou fictifs, n'étaient pas tous également intéressants ; parmi eux il y avait des gredins souillés de crimes au châtiment desquels vous applaudissiez, car votre sentiment de justice, naïf et droit, n'admettait que les conclusions morales de Berquin.

Mais en dehors du châtiment légal infligé au coupable, n'est-il pas vrai que le sort d'un captif vous a toujours ému ? N'est-il pas vrai que la situation d'un prisonnier chargé de chaînes, surveillé étroitement, enterré vivant dans un cachot horrible, en proie à des souvenirs riants ou tendres qui rendaient sa séquestration plus épouvantable encore, n'est-ce pas vrai que les efforts qu'il faisait pour s'évader vous donnaient des palpitations ?

Il est là, l'infortuné, seul, sans armes, sans argent, sans aide, sans communications extérieures, sans un ami à l'intérieur ; son intelligence seule, sa soif de liberté lui suggèrent des moyens surhumains pour s'esquiver de sa prison, s'enfuir dans les champs verdoyants, et respirer à l'aise sous le grand ciel du bon Dieu !

Il n'a d'autre idée que d'échapper à son enfer ; il invente des outils à l'aide desquels il lime chaînes et barreaux ; il a su fabriquer un baillon pour le gardien, une corde pour la descente, un poignard pour la sentinelle. Il médite un meurtre pour avoir sa liberté, mais il reste indeiné dans l'esprit du lecteur, parce qu'il subit un supplice auquel tout le monde compatit.

Le voilà maintenant suspendu par une tresse fragile à soixante pieds du sol. Tout est menace pour lui : son soutien peut se rompre, le vertige peut le saisir, un geôlier peut l'apercevoir, un factionnaire peut le fusiller. Aussi le lecteur, la respiration coupée, attend-